

Trait-d'union. Journal de Saint-Alban

Jusqu'alors, la revue *Traits d'union* avait une puissante valeur imaginaire dans la mythologie, puisque ses textes, souvent cités par les acteurs du mouvement de Psychothérapie Institutionnelle, n'étaient pas accessibles au lecteur intéressé, sauf à se rendre à la bibliothèque de l'hôpital François Tosquelles de Saint Alban. Alors que l'histoire de Saint Alban connaît un regain d'intérêt du fait de la parution de l'essai très réussi de Didier Daeninckx, *Caché dans la maison des fous*, relatant le passage de Denise Glaser en 1943 pour échapper aux persécutions antisémites, ainsi que celui de Paul et Nusch Eluard pourchassés par les nazis, et montrant à l'œuvre le travail civilisateur de Tosquelles et Bonnafé dans cet asile perdu de la Lozère profonde, il est singulier que les textes écrits par Tosquelles dans *Traits d'Union* entre la date de sa création, 1950, et celle de son départ, 1962, sortent soixante cinq ans après, à peu près à la même époque. Nul doute que Daeninckx a su retrouver de façon intuitive à partir des documents consultés, l'ambiance au sein de laquelle une des plus notables révolutions psychiatriques a pu se construire.

Mais si cette période de la guerre 39-45 a été féconde pour l'instauration de ce que Daumezon et Koechlin allaient appeler « Psychothérapie Institutionnelle » en 1952, il ne faut pas oublier le travail intense que son approfondissement a demandé aussi après la fin de la guerre. Il a fallu faire connaître aux plus motivés l'expérience de Saint Alban, convaincre les sceptiques, faire avec les opposants à tout changement dans les asiles, et surtout mettre les décideurs dans « le coup » d'un processus d'évolution nécessaire du service public de psychiatrie. Pour ce faire, Tosquelles, Bonnafé, chacun avec des voies différentes, mais aussi Daumezon, Germaine le Guillant, et beaucoup d'autres vont devoir agir sur les instances de la société civile et du Politique pour parvenir à imposer ce qui allait constituer le concept porteur de la révolution attendue, - la psychiatrie de secteur - et à travers elle, les méthodes préconisées par le mouvement de psychothérapie institutionnelle. Mais, et c'est un des fondements de ce mouvement, pas question de développer une idéologie de plus pour se pousser du col sur les tréteaux de la société d'après la Libération.

Tosquelles ne met en avant que ce qui s'expérimente vraiment dans la réalité de l'asile de Saint Alban. C'est un adepte du fameux *pathei mathos*, l'enseignement par l'épreuve. Dans sa remarquable présentation de l'ouvrage *Psychiatrie et existence*, Fédida insiste sur ce concept trop oublié de nos contemporains : « De diverses façons chez les uns et les autres, il s'agit de mettre en œuvre cette psychopathologie où, - comme l'ont si souvent rappelé Henri Maldiney et Jacques Schotte - il convient de faire se réfléchir dans l'expérience humaine ce que le *pathei mathos* de l'*Agamemnon* d'Eschyle désigne comme formation de la subjectivité par la souffrance.

Cette mise en forme constitutive du vécu en expérience est l'activité d'une élaboration des perceptions de soi et de l'autre, dans et par le langage. Une psychopathologie digne de ce nom ouvre sa dimension phénoménologique et existentielle à la situation de la rencontre, - à ce qui a lieu entre-, et elle subordonne les actes de description à une perception et une compréhension chaque fois inaugurées. A cette condition, l'objectivité du pathologique prend sens de l'altérité de l'autre dans le processus thérapeutique de sa désaliénation ». Cette longue citation semble avoir été écrite pour qualifier le travail de Tosquelles. Ne sont valides que les conditions qui permettent de changer réellement, ensemble, le sort des malades mentaux et de leurs soignants, « relationnés » (Tosquelles) autour de la vie quotidienne dans une narration partagée.

Ce journal, lieu de ces échanges, sera « le reflet de la vie collective, facteur d'examen et de critique permettant une conscience de l'évolution de la vie sociale ainsi créée ». Et son grand intérêt, est la fenêtre qu'il ouvre en grand sur les réalités de la vie dans l'hôpital, sans oublier, dans ses intentions pédagogiques, le lien avec le monde. Il prévient : « Ce journal doit avoir un intérêt thérapeutique

actif (...) Lire le journal est un acte typiquement social comme de travailler ou d'aller au cinéma. Lire le journal c'est sortir de soi pour écouter la voix des autres et s'intéresser à leurs joies et à leurs peines. Beaucoup d'entre vous ont perdu le goût, le courage ou l'initiative, du fait même de la fatigue ou des chagrins, ou n'aiment plus entrer en contact avec d'autres personnes. Vous vous isolez trop, vous vivez ensemble, mais le plus souvent chacun dans sa coquille. (...) Traits d'union entre vous, et entre vous et le monde, entre vos pavillons, entre vous et le personnel ».

Ces lignes indiquent déjà à quel point Tosquelles essaye de mettre en pratique une des leçons de Gabriel Tarde avec son concept de groupe, le « public » construit progressivement par la lecture du journal commun, et qu'il oppose à la foule, soumise à toutes les pressions régressives des médias (il donne l'exemple de l'affaire Dreyfus), et surtout l'expérience de Hermann Simon sur des « thérapeutiques plus actives à l'hôpital psychiatrique », qu'il a rapportées de Reus. Mais ce qui est notable est l'engagement de Tosquelles lui-même dans ce combat pour une vie quotidienne digne de ce nom. En effet, on le voit en dialogue avec les patients et les infirmiers de l'hôpital qu'ils sont en passe de transformer radicalement, ensemble, tout en suivant comme toutes les transformations humaines, un trajet asymptotique. Tosquelles s'y livre à des leçons pédagogiques sur le club thérapeutique, sur le fonctionnement des ateliers, sur la nécessité des activités d'ergo-thérapie et de culture pendant une hospitalisation, au plus près de l'inspiration simonienne, sur la relation transférentielle entre patients et soignants, qu'ils soient médecins ou infirmiers ; ces textes sont très intéressants en soi, puisqu'il s'appuie sur sa déjà longue expérience personnelle pour refabriquer une nouvelle métapsychologie freudienne de nature à s'adapter aux particularités de la psychose, et notamment, à ses formes spécifiques de transferts.

Mais on y voit également d'autres sortes de textes, plus conjoncturels, qui s'adressent aux patients qui ont eux-mêmes écrit ou souhaité écrire des articles dans la revue *Traits d'union* comme le projet d'origine y invitait. Et, dans ce récit, on repère comment ce grand psychiatre, que dis-je ? - ce grand psychiste ! -, utilise le journal comme un authentique moyen psycho-thérapeutique. Monsieur S. devrait arrêter de céder à sa tentation paranoïaque personnelle pour laquelle il semble si doué, et qui lui procure tant de jouissance, pour essayer d'autres voies qui le ramèneraient vers un commerce plus apaisé avec ses congénères. Madame D. devrait se laisser aller à accepter d'être entraînée vers les ateliers thérapeutiques pour échapper à sa destinée dépressive si ancrée dans son histoire personnelle et familiale. Tel chef de quartier devrait mieux analyser ses rapports avec tels malades pour éviter de tomber, à son insu, dans les pièges transférentiels. Mais on y suit également le congrès des psychiatres et neurologues de langue française de Pau, en Août 1953, où la présence du docteur Aujaleu, parlant au nom du ministre, « fit table rase de la tradition. Nous entendîmes une voix, à la fois soucieuse, réfléchie et tournée vers l'action. La signification de sa présence, et le poids de ses paroles, étaient accrus du fait de l'air frais de Lannemezan qui souffla tout au long du congrès ». A d'autres endroits, il y est question de l'importance des conflits inter-humains, « qui sont la nourriture de l'esprit de l'homme et l'institution sociologique qui en est le rein. L'homme, pour devenir, doit manger, car non seulement il vit de pain, mais aussi de conflits. Il faut simplement que son rein marche bien. L'hôpital est un rein artificiel ».

En 1954, c'est la lecture d'un numéro de *l'Information psychiatrique* qui est recommandée en raison des éléments qu'elle apporte sur la situation anglaise, sur la thérapeutique occupation-nelle et sur les études d'infirmiers. En 1957, Tosquelles rappelle ce que le patient est en droit d'attendre de son médecin : « l'amélioration de la qualité de ses mécanismes neurologiques et psychologiques, l'amélioration de sa maîtrise sur ces mécanismes, l'augmentation de sa souplesse dans leur maniement, une meilleure capacité de choix dans l'opportunité de leur utilisation. Le médecin ne vise que la personne du malade et, il ne peut, ni ne doit transformer le monde. Ceci est une tâche qui concerne chacun de nous, mais jamais en tant que malade ou en tant que médecin. Chacun de nous, en tant qu'homme, doit envisager individuellement, dans chaque cas, s'il lui convient de s'adapter à

un ensemble de circonstances sociales ou humaines de son entourage, ou s'il doit entreprendre de modifier cet entourage. Nous ne sommes plus dans la médecine. Dès que ces problèmes sont posés et peuvent être résolus, le malade n'est plus un malade ».

Avis aux antipsychiatres qui pourraient confondre les plans d'analyse de la souffrance psychique, l'aliénation psychopathologique avec l'aliénation sociale. Quelques semaines plus tard, il rédige un éditorial pour reprocher aux infirmiers qui viennent d'être reçus à leur diplôme, leur niveau catastro- phique, et les inciter à une réflexion profonde sur leurs façons d'apprendre la vraie pratique de la psychiatrie plutôt que de se laisser aller à un « bachotage » inutile voire dangereux en terme de qualité des soins. Il s'appuie sur la mise en place récente des formations créées par les CEMEA dans le cadre des stages « Vie Sociale et Traitement », inspirés par un des « fils de Saint Alban », le Docteur Oury.

Bref, je ne vais pas passer toutes les pépites que contient cet ouvrage en revue, mais tout simplement vous inciter à le lire car il s'agit d'un trésor historique qui nous raconte, longtemps après son déroulement effectif, comment Tosquelles concevait l'exercice de la psychiatrie, et plus largement, comment il envisageait la vie avec les autres pour poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise dans sa vie antérieure de catalan, transformer les conditions de pratiquer la psychiatrie pour en faire une réalisation authentiquement collective.

Pour tous ceux pour qui la psychiatrie est non seulement une discipline médicale, mais aussi une aventure humaine, je ne peux que recommander la lecture de cet ouvrage au précieux contenu.